

Journal des traducteurs Translators' Journal

Un risque à prendre

Félix de Grand'Combe

Volume 3, numéro 2, 2e trimestre 1958

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1061486ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1061486ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (imprimé)

2562-2994 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Grand'Combe, F. (1958). Un risque à prendre. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 3(2), 97–98. <https://doi.org/10.7202/1061486ar>

- Gruss, Robert, *Petit dictionnaire de marine*. Paris, Société d'Éditions Géographiques, Maritimes et Coloniales, 1952. (Ill.)
- Bonnefoux (de) et Paris, *Dictionnaire de marine à voile et à vapeur* (Tome I, Voile). Paris, Arthur Bertrand.
- Noblet, Albert, *Dictionnaire anglais-français et français-anglais des termes nautiques*. Paris, Société d'Éditions Géographiques, Maritimes et Coloniales, 1926.
- Paasch, *De la quille à la pomme du mât* (5 langues). Paris, Société d'Éditions Géographiques, Maritimes et Coloniales, 1937.
- Harbord, J. B., *Glossary of Navigation Terms* (A Vade Mecum for Practical Navigation). Glasgow, Brown, Son & Ferguson, 1948.
- Kerchove, René de, *International Maritime Dictionary* (English, French & German). New York, Van Nostrand, 1948.
- O.N.U., *Vocabulaire maritime* (anglais-français). Language Division, Terminology Section, UNO, New York (15-2-1948). (55 p. mimeogr.)
- U.S. Naval Academy, *Naval Phraseology in English, French, Spanish, Italian & German*, 2nd ed. Annapolis, US Naval Institute, 1942.



¶ COMMENT TRADUIRE "STRESS" ?

Depuis les travaux de Hans Selye, professeur à l'Université de Montréal, tout le monde connaît le "stress" et en parle savamment; restait à savoir comment le traduire en français. M. Selye lui-même déclare, paraît-il, que ce mot est intraduisible. C'est contre cette affirmation que s'insurge le Dr Edmond Sergent⁽³⁾ qui prétend, exemples à l'appui, que cette notion recouvre en fait une pluralité de sens, normalement rendus en français par un éventail lexicologique assez étendu : *agression, choc, astreinte, excitation, stimulation, perturbation; infections, pression, tension, contrainte*, et j'en passe.

Le dérivé "stressor" (rendu jusqu'ici par *agent stressant*) peut, de son côté, se rendre par des termes en corrélation sémantique avec ceux du paragraphe précédent; par exemple, pour qui emploie "agression", *stressor* se rendra par "agresseur"; on dira de même "excitant" pour l'agent qui cause une excitation, "stimulus" pour l'agent qui provoque une "stimulation", etc.

La conclusion du Dr Sergent rejoint certaines de nos préoccupations stylistiques les plus graves : que faut-il faire, lorsqu'une langue possède un vocable générique qui manque au français, un *collectif* (cf. *fixtures, nuts, facilities, appliances*, etc.) ? Faut-il adopter la solution Sergent, et dire "il n'y a pas lieu d'essayer de traduire en français par un vocable unique — et encore moins d'introduire tel que dans la langue française — un mot étranger qui correspond à des états physiologiques ou pathologiques d'ailleurs mal définis (p. 15)"; ou faut-il passer outre à notre répugnance pour les collectifs (le français en a, mais pas les mêmes!) et dire "le stress", comme tout le monde ? JPV.



¶ UN RISQUE À PRENDRE ?

Dans une liste d'anglicismes courants que m'envoie un de mes aimables lecteurs, il cite "prendre un risque". La locution française correcte, ajoute-t-il, est "courir un risque". Je me demande si sa remarque est justifiée et si ces deux locutions font double emploi. Personnellement, je

(3) *Une question de terminologie : Comment traduire "stress"?* Alger, 2, rue de Normandie, 1957. [17 p.; Bibliographie pp. 15-17.]

ne le crois pas car, à mon avis, elles ont chacune un sens différent. Si nous *prenons un risque*, cela implique que nous le courons volontairement, que, en somme, il dépend de notre initiative. *Courir un risque* me paraît une expression beaucoup plus neutre. Le risque que nous courons peut dépendre exclusivement des circonstances sans qu'il y ait de notre part le moindre désir de l'affronter.

L'anglicisme "prendre un risque" offre donc à notre langue la possibilité d'exprimer une nuance de sens supplémentaire et qui peut être fort utile.

Félix de GRAND'COMBE.

¶ CHER MONSIEUR ?

Récemment, mais par chance sans trop de fréquence, il m'est arrivé de recevoir de correspondants que je n'ai pas l'honneur de connaître des lettres qui débutent par "Cher Monsieur". Dans ma jeunesse, cette familiarité eut passée pour impudente. Aujourd'hui, où, il faut bien le reconnaître, nos moeurs se sont bien relâchées, elle est encore insupportable mais nous nous contenterons de dire qu'elle témoigne d'une complète ignorance du bon usage en France où, quand deux personnes sont en relations, c'est au plus âgé qu'il appartient de faire, le premier, usage de cette formule. En anglais, je ne l'ignore pas, elle est usuelle et correcte; mais chaque pays a droit à ses propres coutumes.⁽⁴⁾

Un Anglais auquel son bottier, après de multiples retouches, vient de livrer une paire de chaussures qui continuent à lui faire mal est furieux et lui écrit que plus jamais il ne remettra les pieds dans son magasin, lettre qu'il signe allègrement "Yours Faithfully", autrement dit "Fidèlement à vous". Le Français a, lui, un autre sentiment des nuances dans lequel il voit une marque de civilisation...

Félix de GRAND'COMBE.

¶ MONSIEUR ?

Dans le village de Franche-Comté d'où j'ai tiré mon pseudonyme et où, depuis près de quatre-vingts ans je passe, sauf en temps de guerre, deux mois tous les étés, j'ai reçu de ma banque de Paris une lettre portant sur l'enveloppe *Monsieur* en toutes lettres, suivi de mon nom de famille sans qu'y figure mon prénom ou même mon initiale. Comme dans ce village résident en permanence nombre d'homonymes ou de parents, ladite épître a commencé par se promener au domicile de tous ces braves gens avant de m'atteindre. Elle était, en outre, signée de deux paraphes aussi indéchiffrables l'un que l'autre.

Il y a une cinquantaine d'années, j'avais déjà quitté une première banque en raison de l'obstination qu'elle mettait à répéter cette erreur.

(4) Sur cette question, l'usage canadien varie, et il semble que les habitudes commerciales de "relations publiques" aient influencé la stylistique de la réclame et de l'appel (Voir page 101). Je suggère souvent, dans les cours, que *Monsieur* (ou *Madame*) est le plus souvent suffisant, et toujours correct. C'est là un cas bien connu d'*implicitation* du français; toutefois, comme l'usage dépend, en dernier ressort, des habitudes sociales qui l'informent, il est difficile d'imposer une terminologie strictement européenne. JPV.